

SOMMAIRE

Le dialogue des cultures dans la littérature française , par M. Boudet.....	2
Moïse Maïmonide , par B. Hoedts.....	17
Dieu de notre cœur... par P. Maullet	24
Carnaval, le temps de la re-création , par M. Armengaud	26
Les prêtres de l'ancienne Égypte , par L. Caillaud	37

COUVERTURE : Rivage (Photo A.M.O.R.C.)

Cette revue trimestrielle est publiée par la Diffusion Rosicrucienne et sous l'égide de l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix, mondialement connu sous le sigle « A.M.O.R.C. ». Dans tous les pays où il est actif, il est reconnu comme une Organisation philosophique, initiatique et traditionnelle, qui perpétue la Connaissance que les Initiés se sont transmise depuis la plus haute Antiquité. Parfois désigné sous le vocable « *Ordre de la Rose-Croix A.M.O.R.C.* » pour associer son nom traditionnel au sigle sous lequel il est connu actuellement, il a pour devise : « *La plus large tolérance dans la plus stricte indépendance* ».

En raison même de son origine, de sa nature et de son but, l'A.M.O.R.C. n'est pas une religion. Il n'est pas non plus une secte. De surcroît, il est totalement apolitique. Ouvert aux hommes et aux femmes de toute confession religieuse et de tout milieu social, il propose ses enseignements séculaires à tous ceux et à toutes celles qui s'intéressent à la philosophie et à la spiritualité. Dans son symbole, qui n'a aucune connotation religieuse, la croix représente le corps physique de l'homme et la rose son âme en voie d'évolution.

Publication trimestrielle

Directeur : Serge Toussaint
Rédactrice : Nelly Lopetusu

Sauf mention spéciale, les articles publiés dans cette revue ne représentent pas la pensée officielle de l'A.M.O.R.C. mais uniquement celle de leurs auteurs. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction réservés.

Impression : Coopérative de l'A.M.O.R.C. 02.32.35.39.78



Abonnement annuel : 20 €

Le numéro : 6 €

Ces prix sont valables pour la France et l'étranger.

Les abonnements peuvent être réglés par chèque bancaire, mandat ou chèque postal adressé à :

A.M.O.R.C.

Château d'Omonville
27110 Le Tremblay - France
Internet : www.rose-croix.org

LES PRÊTRES DE L'ANCIENNE ÉGYPTE



*par Louis Caillaud, membre de la section « Égyptologie »
de l'Université Rose-Croix Internationale*

La classe sacerdotale

Tous n'étaient pas des prêtres dans cette grande « Maison » représentée par le clergé de l'ancienne Égypte, qui vivait dans l'enceinte des temples et de ses annexes ; mais beaucoup l'étaient à un titre ou à un autre. Par « prêtre », il nous faut comprendre tout homme qui s'était mis dans l'état de pureté requis pour approcher du lieu saint, résidence du dieu. Si le nombre des « prêtres-purifiés » (les *ouébou*) était considérable, du chapelain au prêtre s'étagaient des classes, entre lesquelles se répartissaient une foule d'officiants et d'auxiliaires. Ces classes étaient flottantes et

parfois insuffisantes, car diverses catégories servant dans le domaine des temples n'auraient pu être systématiquement rattachées à l'une ou à l'autre. C'était le cas des « chanteuses », des « prêtres-lecteurs », des « hiérogammates », des « horologues » qui jouaient, dans les offices du culte divin, dans les cérémonies du Jubilé ou lors d'un couronnement, un rôle très important.

Aussi adopterons-nous une classification, fondée sur le rôle joué par chaque officiant dans ses fonctions. Les textes ne manquent pas où l'on voit des prêtres de petits sanctuaires cumuler titres sacerdotaux et titres



administratifs, passer du domaine du culte au statut de chef des troupes, ou bien encore au service du compte des sacs de blé.

L'accession au sacerdoce

Il est difficile de dégager une règle définissant les conditions d'accès aux fonctions sacerdotales pour toutes les époques. Plusieurs filières étaient admises : les droits de l'hérédité – un prêtre pouvait être remplacé par un membre de sa famille –, la cooptation, le rachat des charges ; ces filières permettaient en général un recrutement convenable.

Il ne faut pas perdre de vue le fait que le culte divin rendu dans le temple, quels que soient les droits de fait acquis par les membres du clergé au service du dieu, restait une délégation royale. Le pharaon étant pratiquement le seul ministre des cultes, son autorité pouvait à tout moment intervenir dans les arrangements au sein du clergé. À d'autres moments, Pharaon – *Per-aâ*, qui, sous l'ancien Empire, signifiait la « Grande Demeure » – prenait la décision de promouvoir un prêtre dont l'activité et les dispositions lui agréaient. Ce fut le cas du prêtre Nebouây, sous le règne de Thoutmosis III, qui fut élevé au statut de « Premier Grand-Prêtre d'Osiris ». « *Les dieux m'ont*

préparé la route, c'est le roi qui m'envoie contempler le dieu dans le Saint des Saints », dit un chapitre du rituel d'intronisation.

Vers le Nouvel Empire, dans l'enceinte des temples, les femmes eurent la possibilité d'exercer une charge sacerdotale de second rang. Un clergé féminin, les *ouëbouit*, fut mis en place lors des cultes. Des exemples de femmes-prêtresses ne manquent pas. L'institution thébaine consacrait une épouse terrestre au dieu Amon, appelée « la Divine Adoratrice ». Lors de représentations des Mystères religieux, deux jeunes femmes choisies (vierges), jouaient le rôle cérémonial des déesses Isis et Nephtys. À partir de la XVII^e dynastie, des scènes épigraphiques mettent en évidence que des épouses royales eurent des fonctions religieuses et des transmissions de mère à fille. Ce fut le cas de la reine Hatshepsout pour sa fille Neferourê, et de Nefertari pour sa fille Merytamon. Les chanteuses d'Amon, les



hymnodes, se rangeaient parmi les prêtresses, car il convenait que le rythme des mélopées adressées au dieu fût conforme aux traditions d'élocution sacrée.

Les prêtres et l'ensemble des officiants qui assuraient le service du culte au temple fonctionnaient sur une période d'un mois environ. Autrement dit, chaque groupe n'officiait que trois mois par an, chacune de ces périodes étant séparée par un trimestre d'inactivité, tout au moins dans l'enceinte du temple. Le groupe sortant livrait le temple avec son matériel de fonctionnement aux nouveaux arrivants. Seule la haute prêtrise demeurait en fonction permanente au sein du temple.

La pensée religieuse

La pensée religieuse égyptienne a produit des œuvres qui tournent une à une les pages glorieuses d'un passé plusieurs fois millénaire, où le désir d'une vie sans fin s'étendait au-delà des formes créées. Le domaine de l'inconnaissable restait à tout moment perceptible dans un autre monde, où les dieux et les morts se fixaient dans une vie sans déclin. C'était une magie qui agissait comme un régulateur d'énergies spirituelles et matérielles entre le divin et l'homme, parce qu'elle plaçait le sacré comme valeur première. C'était



Pharaon qui, par sa filiation divine (fils d'Amon-Rê), était la clé de voûte ; sur lui reposait le fonctionnement social et religieux du peuple d'Égypte. Appelé aussi le « Grand Magicien », il rendait le culte divin qui se déroulait chaque jour dans la « Demeure du dieu », ce qui en faisait le « Premier Grand Serviteur » du temple.

Considéré comme le reposoir terrestre du dieu, le temple était l'image symbolique du « Tertre originel émergé du Noun ». Et parce qu'il devait être un creuset d'ordre et d'équilibre du monde sous l'influence de Maât, il fallait pour faire fonctionner cette « centrale d'énergie » tout un personnel qui peuplait et semait la vie dans l'ensemble du domaine du temple : du « Grand-Prêtre », haut personnage politique et religieux, aux différentes classes des prêtres et chapelains, des scribes, des fonctionnaires au personnel d'entretien. À Karnak, au temps de la faveur d'Amon, on pouvait



évaluer les membres du clergé attachés aux fonctions sacerdotales à plus d'un millier, sans compter les autres personnels affectés à la gestion du domaine économique du temple.

Le statut de prêtre

L'Égypte (*Kemet*), un pays immuable aux lignes toujours semblables : un soleil jamais voilé, un fleuve qui chaque année s'enfle pour fertiliser ses rives, un désert ocre, qui s'étend comme une entité de puissance et de silence ; des voiles blanches de felouques glissant tel un ibis, qui, ailes étendues, trace dans le ciel les signes sacrés du dieu Thot ; des *fellahin* qui, en buvant le *karkadé*, discutent à l'ombre d'une palmeraie, des enfants rieurs qui s'ébattent dans le Nil, les mélées des femmes qui règlent la vie du village. Tel fut le cadre où se forma l'âme du peuple égyptien, marquée par une religiosité envers les dieux et le monde, tel qu'il fut créé au premier jour.

Pour maintenir cet équilibre selon le plan défini par les dieux, il fallait un « Législateur » : en premier lieu venait Pharaon, suivi du haut clergé avec sa cohorte de prêtres. Si nous prêtons l'oreille, il nous semble entendre le vieil écrivain et philosophe d'Alexandrie, Porphyre, décrire avec admiration les prêtres des bords

du Nil : « *Par la contemplation, ils arrivent au respect, à la sécurité de l'âme, par la réflexion à la science, et par les deux, à la pratique de mœurs ésotériques du temps jadis. Être en contact avec l'inspiration divine et la science réprime les passions et stimule la vitalité de l'intelligence.* »

De par sa double fonction religieuse et législative, sa Majesté (*hemeš*) était le garant du culte divin qui s'exerçait quotidiennement au temple : aussi l'existence officielle du corps sacerdotal dans sa fonction, reposait en nom et place du souverain régnant. Il assurait sur tout le territoire l'exercice du culte, ainsi que l'ensemble des rituels à l'occasion des grandes cérémonies. L'action théologique essentielle contribuait à maintenir la présence du dieu sur Terre et à conserver le monde sous la forme où les dieux l'avaient établi au premier matin.

Nous devons nous garder, au travers du terme « prêtre », de les considérer comme les dépositaires d'une « vérité révélée » qui ferait d'eux une catégorie à part de la société, la religion égyptienne n'étant pas une « vérité révélée », mais une « vérité acceptée ». En ce sens, ils n'avaient rien de prophètes : à l'exemple des Hébreux, c'étaient des hommes semblables aux autres, et ils ne bénéficiaient d'aucun privilège d'origine divine. S'ils pouvaient

être de riches penseurs ou de saints hommes, c'était grâce à l'action de leurs tendances personnelles, et non par une suite obligatoire sacerdotale.

Il faut reconnaître que la prêtrise, ouverte parfois trop largement, pouvait accueillir un recrutement d'hommes sans conviction, peu enclins à la vie spirituelle et à la méditation qui se révélaient à l'ombre des temples ; ainsi l'accès aux charges religieuses fut-il l'enjeu de constantes convoitises. Les postulants à la prêtrise pouvaient entrer très jeunes dans des collèges où étaient enseignées l'instruction religieuse et les sciences.

Hiérarchie du clergé

Le fonctionnement du corps sacerdotal se trouvait sous la responsabilité d'un haut personnage religieux d'État, appelé le « Grand des Voyants (*Our-Maou*) de Rê ». Après Pharaon, c'était lui qui assurait l'office divin au temple ; à son service étaient placés les « prêtres purs » (*ouêbou*), puis venaient les scribes ; suivait tout un personnel de fonctionnaires et d'auxiliaires qui assuraient et préparaient la bonne marche du temple. Le « Grand des Voyants » était désigné par Pharaon à la fonction suprême ; il était dans la tradition de faire confirmer sa nomination par un

oracle du dieu. Divinement intronisé, ce haut personnage recevait alors deux anneaux d'or et le bâton magique *héka*, symboles de son autorité spirituelle et de ses pouvoirs, tandis que Pharaon prononçait la phrase traditionnelle : « *Te voici, Grand-Prêtre du dieu, ses trésors et ses greniers sont sous ton sceau : tu es le premier serviteur de son temple* ». De par ses fonctions tant politiques que religieuses, il se trouvait fréquemment écarté de son service quotidien au temple, si bien qu'il déléguait ses devoirs au « *prêtrésem* », second serviteur en rang.

Parmi la classe des « prêtres-*ouêbou* », qui pouvaient, suivant l'expression consacrée, « ouvrir les portes du ciel » et contempler le dieu hors du culte quotidien, se formait une élite dans laquelle se recrutaient les plus hauts dignitaires et savants du clergé, à l'exemple d'Imhotep qui fut Grand-Prêtre à Héliopolis et choisi par le pharaon Djoser pour construire à Saqqarah sa « De-meure d'éternité. »

Observances et rites

Pour accomplir les offices divins au temple, les prêtres devaient se purifier en se prêtant à des observances et à certains rites, où se rattachait tout un symbolisme. L'eau était dans la pensée religieuse des Égyptiens



l'élément initial d'où toute vie était sortie ; celui d'où le dieu Rê, accomplissant son cycle de renaissance, apparaissait à l'aurore pour disparaître au crépuscule, afin de puiser, dans son voyage à travers le monde souterrain d'Osiris, la nouvelle énergie qui allait lui donner un lendemain rajeuni dans sa pureté originelle.

Dans certains bas-reliefs figurent des scènes de purification, où l'eau fraîche s'échappe des aiguières, remplacée parfois par une pluie de petits signes de vie *ânkh*. Le rite d'ablution d'eau fraîche pour le culte divin du matin imprégnait les officiants d'une vie rajeunie et purifiée qui leur permettait d'assurer le rituel du culte. Une autre forme de purification, à laquelle devaient se soumettre les officiants avant de pénétrer les lieux saints en empruntant l'*Adyton*, consistait à se laver la bouche avec du natron délayé dans de l'eau.

Autre observance rigoureuse : dépouiller son corps de tout poil et se raser les cheveux. Certains textes précisent que les prêtres devaient s'épiler les cils et les sourcils ; à ces règles, venait s'ajouter la circoncision. Constituait-elle une des conditions nécessaires ? On ne peut être affirmatif. Néanmoins, des écrits relatent que des novices à la prêtrise ne subissaient ce rituel

qu'au moment où ils accédaient officiellement à leur charge. La vie sacerdotale demandait encore un autre état de pureté : l'abstinence de relations sexuelles durant les périodes de présence et de service au temple. Les prêtres du temple pouvaient se marier : leurs fonctions ne les contraignaient pas au célibat ; tout au plus devaient-ils se satisfaire d'une épouse. Cette restriction ne fut pas toujours respectée, puisque le prêtre Phérenptah s'était constitué un véritable harem. Mais ils devaient être purs lorsqu'ils franchissaient les portes du temple. Sur ce point les textes sont formels : « *Quiconque accède au temple doit être purifié de tout contact féminin par une abstinence de plusieurs jours* ».

Le texte d'une statue d'un jeune prêtre donne ce détail : « *Je me suis présenté devant le dieu, étant un jeune homme excellent, tandis qu'on m'introduisait dans l'horizon du ciel. Je suis sorti du Noun [l'eau initiale] et je me suis débarassé de ce qu'il y avait de mauvais en moi ; j'ai ôté mes vêtements et les onguents comme se purifient Horus et Seth, je me suis avancé sans souillure devant le dieu dans la salle sacrée, plein de crainte devant sa puissance* ». Les étapes de purification accordaient la présentation au temple, la vision du dieu, la reconnaissance de quelques secrets que seuls les « prêtres-initiés »

pouvaient transmettre, ainsi que la communication de formules magiques. Celles-ci permettaient de charmer le ciel, la terre et les eaux, de voir le soleil monter au ciel et en descendre – Khépri au lever, Rê au zénith, Atoum au coucher –, de voir les étoiles en leur forme et la lune se lever, de sentir les pulsations du Noun.

Les prêtres-initiés et scribes

Dans cette grande « Maison » du clergé vivait une catégorie de prêtres et scribes. Des documents du Moyen Empire désignent ces prêtres sous le nom de *chendjouty*, ce qui signifie le « prêtre du pagne ». Ils devaient préparer les objets du culte divin et pourvoir à leur entretien, aux habillements de la statue du dieu, ses parures, ses bijoux, ses parfums et les onguents, apprêter les aiguières pour les ablutions, l'encens pour les fumigations, ainsi que la table des offrandes. Parmi ces prêtres figuraient les intellectuels et les savants de la « Maison de Vie » (*Per-Ankh*), où se rédigeaient les livres liturgiques et où s'élaboraient aussi les éléments de la science sacrée.

À ces institutions appartenaient les scribes et les « hiérogrammates » ; certains d'entre eux étaient prêtres, particulièrement estimés à la cour de Pharaon en raison de leur vaste

culture. Après d'eux s'affairaient les « prêtres-lecteurs » : porteurs des rouleaux du *Livre divin*, ils partageaient le renom et la popularité de la « Maison de Vie ». À l'extérieur du temple, on les retrouvait dans d'autres contextes où ils s'occupaient de médecine et de chimie ; plusieurs recettes de papyrus médicaux sont attribuées à leur science. Ils représentaient pour le peuple égyptien le type même du magicien populaire, dont les légendes étaient racontées par la « femme sage », le soir à la veillée.

À ces « Maisons de Vie » se rattachaient deux ordres de prêtres, les « horologues » et les « horoscopes ». Les « horologues » ou « prêtres-horaires » (*ounout*) sembleraient avoir été en fait des astronomes, chargés d'approfondir les écrits établis par les scribes de la « Maison de Vie », relatifs à l'ordonnement des étoiles fixes, des mouvements de la Lune et des planètes qui errent dans le ciel, les « infatigables » (*ikhémou-ourz*) : Jupiter, Saturne, Mercure, Vénus et Mars, ainsi que les constellations, les « indestructibles » (*ikhémou-sek*). Ces prêtres étaient aussi chargés de préciser les jours et heures favorables pour la grande fête d'*Opet* (la Belle Fête de la vallée), qui se déroulait chaque année. Tout prouve qu'ils étaient parvenus dans la science du ciel à des connaissances avancées pour l'époque.



Les éclipses Soleil-Lune leur étaient parfaitement connues ; un texte de Thoutmosis III évoque le passage d'un astre lumineux qui, relevant des calculs de nos astronomes modernes, pourrait être la Comète de Halley. Sur le zodiaque du temple de Denderah et sur le plafond de la tombe de Senmout, on peut reconnaître la grande Ourse, sous la forme d'une « jambe de bœuf », la constellation d'Orion, représentée par un homme courant et tenant dans sa main une étoile, et Cassiopée, figurée par un personnage bras tendus vers le ciel. Dans une salle du Ramesseum, le « Château des millions d'années » de Ramsès II, existe un magnifique plafond astronomique.

La connaissance du firmament jouait un rôle dans la détermination des points cardinaux, en fonction desquels étaient édifiée et disposée la « Demeure du dieu ». Toute fondation d'un

temple cultuel partait d'observations célestes. Dans les documents dont nous disposons, tout semble indiquer que l'astrologie, venant très probablement de la Babylonie, fut très employée. Les traités d'astrologie étaient confiés aux « prêtres-horoscopes » ; ceux-ci devaient connaître le calendrier mythologique et établir quels étaient les jours fastes et néfastes de l'année égyptienne, qui comptait 365 jours. On a retrouvé des papyrus-calendriers, où chaque jour de l'année était défini comme bon, neutre ou néfaste. Puis l'idée s'est progressivement infiltrée de lier le destin de chaque individu aux circonstances cosmiques de sa naissance, en déterminant les influences des astres qui étaient dominantes à l'heure de sa venue au monde.

Des écrits nous informent que des scribes, instruits dans la science des « apparitions nocturnes », se tenaient à la disposition de ceux qui désiraient connaître la signification de leurs rêves. Ces scribes se faisaient les interprètes des songes ; eux-mêmes avaient coutume de s'endormir dans une salle du temple, dans l'espoir qu'un rêve prémonitoire pût leur révéler un événement présent ou à venir. L'histoire nous met en mémoire le rêve de Pharaon, dont Joseph, à la demande du roi, se fera l'interprète. Des prêtres initiés aux sciences divinatoires étaient requis pour les



Photo A.M.O.R.C.

oracles, procédés mis en œuvre pour interroger les dieux, sans omettre les requêtes écrites. Dans un petit temple du Fayoum, on a retrouvé des requêtes adressées au dieu du temple. À la cour de Pharaon, des « prêtres-précepteurs » étaient recrutés pour instruire les jeunes princes et princesses à leurs futures charges royales et religieuses.

La magie *héka*

Aux yeux des prêtres, la connaissance de la magie et de ses formules fournissait une puissance quasi-certaine sur les êtres vivants, les dieux et les forces de l'univers. Le « prêtre-magicien » était un personnage que les événements les plus spectaculaires ne faisaient pas reculer. Un texte lui prête ces paroles : « *J'abattrai la terre dans l'abîme de l'eau, le Sud deviendra le Nord, la terre sera bouleversée* ». Dans la pratique, l'action était plus estimable, en ce sens qu'il fallait avant tout protéger l'ordre du monde constamment menacé par des forces perverses. Il y avait un ciel, il y avait une terre ; ils agissaient l'un sur l'autre, imprégnés d'une force spirituelle que les « prêtres-magiciens » appelaient *héka* (magie). Si certains sorciers de village utilisaient quelques recettes magiques, seule la « Grande Magie » était révélée à une élite de prêtres et de scribes. « *Voilà que je*

me suis adjoint cette puissance magique en tout lieu où elle se trouve, elle est plus rapide que le lévrier, plus prompte que la lumière », dit le magicien dans le *Livre des Morts*.

La croyance répandue dans le peuple des *fellahin* voulait que les maladies fussent envoyées par la terrible déesse Sekhmet ; il fallait donc exorciser le mauvais démon, et personne n'était aussi qualifié pour rédiger une formule magique que le « prêtre-lecteur », versé dans toutes les ressources de la vieille magie. Et seul le Supérieur des prêtres de Sekhmet avait la compétence pour enrayer la fureur de la déesse lionne.

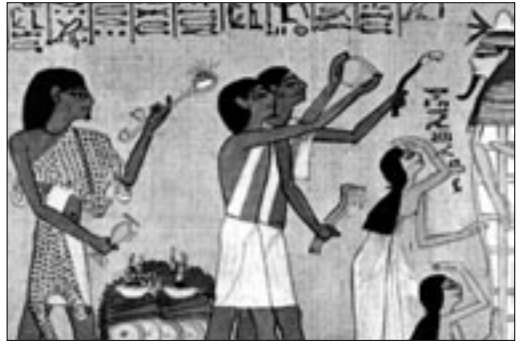
Un autre prêtre, le *hery-tep*, « celui qui porte le rituel » était instruit à une forme de magie plus particulière, dite « défensive ». Cette magie était un don des dieux, que les *hery-tep* utilisaient contre des procédés d'envoûtements, ou de toute manifestation venant d'un ennemi, et relevant de la protection de Pharaon sur sa personne, de son épouse ou de ses descendants. Sous la XI^e dynastie, un magicien-*héka*, le prêtre Hétépi, fut un personnage très important. Il est écrit que le *héka* fut donné par le démiurge en tant qu'arme pour agir sur l'effet d'événements survenant dans la vie des hommes, comme détourner l'action néfaste du serpent



Apopis « ennemi du dieu Rê », de Seth « le fauteur de troubles », ou de Sekhmet « celle qui a le pouvoir », ou bien encore Sobek « la mangeuse de l'Occident. »

C'est le *héka* dans le bâton d'Aaron, qui s'est transformé en serpent protecteur (*Menen*) et a absorbé le bâton du « prêtre-magicien » de Pharaon. Dans cet acte, Aaron invoquait l'entité *héka*, pour recevoir d'elle la puissance magique. C'est aussi celui par l'entremise duquel Moïse déclencha les dix plaies d'Égypte, fendit les eaux de la Mer des Roseaux, puis fit jaillir l'eau du rocher en Horeb.

Il serait difficile de passer sous silence ceux qui s'acquittaient des cérémonies funéraires, rangés sous le nom de « prêtres-emmaumeurs ». Dans le clergé, ils occupaient une place très importante ; s'ils étaient pour la plupart indépendants des sanctuaires, ils constituaient une sorte de confrérie sans rapport avec l'office des cultes, dont s'acquittaient les prêtres-*ouébou*. Les « prêtres-emmaumeurs » accomplissaient la momification qui se déroulait dans la « Tente de purification » (*ouébet*), située en dehors du temple. Ils pratiquaient sur la momie tous les rites régénérateurs qui devaient la transformer en un nouveau corps rajeuni, doté de toutes ses



anciennes facultés terrestres qui lui permettaient d'être apte à franchir les sombres régions du serpent Apopis, et de jouir d'une vie sans déclin. Le rite essentiel pratiqué par l'officiant était l'ouverture de la bouche. Armé de l'herminette *netjerty* ou de la baguette magique *ouret-hékaou*, il faisait le geste rituel d'écarter les lèvres du défunt, afin de lui rendre le souffle de vie et l'usage de la parole. Durant cet acte, le « prêtre-lecteur » récitait les litanies du *Livre des Respirations*.

Les Maisons de Vie

Chaque temple dans son domaine, avec sa raison d'être, la Demeure du dieu sur Terre, possédait une « Maison de Vie » et une bibliothèque. Il faut constater que les Égyptiens parlaient d'elles sans donner de détails ; c'étaient des institutions encore assez mystérieuses. D'une façon certaine nous connaissons leur existence à Memphis, Abydos, Coptos, Esna, Edfou, Karnak et

Tell el-Amarna. Ces institutions étaient probablement des centres plus ou moins fermés où s'élaborait la science, où les textes sacrés étaient étudiés et recopiés par des prêtres et des scribes initiés. En retranscrivant les vieux manuscrits, en comblant les lacunes, on élaborait les textes sacrés de la théologie et de la liturgie ; on récrivait à des milliers d'exemplaires des versions de ces œuvres : le *Livre des Morts*, le *Livre des Cavernes*, le *Livre de la Totalité réunie*, le *Livre de ce qu'il y a dans la matrice des étoiles*, les *Litanies de la Demeure d'éternité*, les *Litanies de Rê qui dévoilent les noms de la Lumière divine*, le *Livre de la Barque solaire*, le *Livre de la Vache du Ciel*, le *Livre des Portes*, le *Livre de ce qu'il y a dans l'autre monde* (l'*Amdouat*).

On préparait les grimoires magiques, on enseignait l'astronomie, la philosophie, la religion, la médecine, la littérature et les arts. Quelques-uns des plus beaux textes spirituels ou moraux qui furent retrouvés, sont nés des réflexions et des convictions de scribes et de prêtres obscurs, dont les noms nous restent encore inconnus.

On peut considérer que tout ce qui s'écrivait sur la pierre des temples, sur les parois des tombes, dans les sarcophages, comme tous les textes sur

papyrus nécessaires au culte divin, aux cérémonies, les hiéroglyphes décrivant et dévoilant aux initiés ce qui réside dans le *Noun*, d'où naît toute forme de vie, tous les éléments de la science, de la religion, de la culture, sortaient des « Maisons de Vie ».

Il existait aussi une classe de prêtres plus sélective : les prêtres de la « Demeure de l'Or », dans laquelle un art magistral mettait en œuvre le métal précieux considéré comme la « Chair des dieux », dont étaient revêtues les momies royales, où s'opérait l'alliage des métaux pour obtenir l'*électrum* qui revêtait le pyramdion des obélisques. Là se préparaient les potions magiques, les onguents et les parfums, se réalisait aussi la chimie des pigments servant à la composition des couleurs, et s'opérait la reconstitution de pierres précieuses comme le *lapis lazuli*, qui servait à l'ornementation des masques funéraires, des amulettes et des bijoux.

Nous pouvons supposer que dans des ateliers, des prêtres-artisans façonnaient les objets sacrés : le diadème *sheshed* où venait se fixer l'*Uræus*, symbole de protection de la puissance royale ; le collier *meânkh*, « celui qui donne la vie », l'amulette *Oudjat*, « qui donne la vie éternelle », tout un art magique qui se pratiquait dans les « Maisons de Vie ».



Conclusion

En parcourant les textes grecs anciens, on ne peut se défendre de l'idée que, dans ce confluent méditerranéen, l'Égypte pharaonique fût le berceau d'un souffle porteur d'une vérité fondamentale : le rapport entre les hommes et les dieux est indispensable au maintien de l'harmonie du monde. Cette relation ne pouvait être maintenue que par la célébration des rites culturels et de la magie *héka*.

Des savants, des philosophes, des historiens, tels que Homère, Platon, Solon, Thalès, Pythagore, Hérodote, ont franchi la mer et se sont rendus dans ces « Écoles de Mystères » pour y recevoir l'enseignement d'une partie de cette science accumulée au cours des millénaires. C'est là que Platon aurait été informé de la légende de l'Atlantide par des prêtres d'Héliopolis. Dans son ouvrage, les *Aiguptiaka*, Manéton nous donne des informations qui restent une des sources principales de connaissance des mœurs des Égyptiens. Grecs et Romains, passionnés par la science et la religion de cette fabuleuse civilisation, laissèrent des témoignages qui constituent le fonds le plus riche que nous ayons à notre portée pour comprendre l'histoire et la religion de l'Égypte ancienne.

Nous savons aussi par des commentaires de voyageurs grecs

qui firent des stages à cette époque en Égypte, que les prêtres et les scribes des « Maisons de Vie » éprouvaient une réticence à divulguer certaines révélations, selon les textes sacrés de la Tradition du passé :

« J'ai été initié dans ces Mystères. En vérité je ne répéterai jamais ce que j'ai entendu.

Je ne raconterai à personne ce que j'ai vu. »

Livre des Morts

Cette connaissance, relevant de la haute idée qu'ils conçurent de la science, de la religion et de la morale, enseignait le respect de la hiérarchie aux futurs prêtres et fonctionnaires royaux. Les enseignements de Ptahotep, vizir du roi Djedkarê de la V^e dynastie, rendus célèbres et utilisés dans les écoles égyptiennes, en sont un témoignage. Des scribes lettrés écrivirent des contes dans le genre des *Mille et une Nuits* : *conte des Deux Frères*, *conte du Naufragé*, *conte de l'Oasien*, *conte de Sinouhé*, pour ne citer que ceux-là.

Les prêtres de l'Ancienne Égypte étaient-ils des Initiés, œuvrant dans le secret des « Maisons de Vie » où s'élaborait une science : science de l'approchement et de l'application (le savoir), science de la réalisation et de l'accomplissement (la connaissance) ? Nous pouvons reconnaître l'existence d'une élite qui se partageait un savoir et une connaissance.

De ce fait, nous pourrions qualifier cette élite de « cercle d'initiés », dans le sens où ce terme codifiait l'admission à la révélation des mystères de la science de Dieu, de l'univers et de l'homme. Nous sommes en mesure d'affirmer que la mission du corps sacerdotal de l'Ancienne Égypte était de maintenir par la magie du sacré la présence du dieu sur Terre, d'imposer une ligne de conduite permettant d'aspirer à l'immortalité,

et également de veiller sur la personne de Pharaon « fils du dieu », garant de l'ordre du monde, tel qu'il fut établi par les dieux (les *Netjerou*) au commencement de la Création. L'Égypte était considérée comme la réalité du monde. Pharaon et les prêtres en étaient les magiciens...!

« Vous, prêtres et scribes, vous êtes des connaisseants. »

Livre des Morts

Photo A.M.O.R.C. - Peinture du Dr. H. Spencer Lewis.

